DÉPOT LÉGAL
Rhône
Vu 434
1882

N° 12. — Première Année — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — JUSTICE — Dimanche 30 Avril 1882.

LE DROIT SOCIAL

LE NUMÉRO 10 CENT.

ORGANE SOCIALISTE RÉVOLUTIONNAIRE
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

LE NUMÉRO 10 CENT.

ABONNEMENTS
Pour toute la France : Trois mois. . . 1 fr. 50 — Six mois . . . 3 fr. » — Un an. . . . . 6 fr. »
Etranger : *le port en sus.*

ADMINISTRATION & RÉDACTION
7, rue du Port-du-Temple, 7, à Lyon

RENSEIGNEMENTS
Pour toutes communications, s'adresser au siège social, **7, rue Port-du-Temple, 7** *tous les jours, de 8 à 10 heures du soir*

NOS POURSUITES

Les membres des 3 conseils du DROIT SOCIAL, sont invités à se réunir le samedi 29 avril, à 8 heures du soir, au siége social. — Urgence.

Fédération socialiste révolutionnaire LYONNAISE

Compagnons,

Devant l'acte de justice que le citoyen Fournier, a tenté d'accomplir sur le sieur Bréchard, l'âme des onze coquins coalisés par un pacte de famine contre les travailleurs de Roanne, victimes de leur exploitation. la Fédération socialiste révolutionnaire lyonnaise croit de son devoir d'ouvrir, dans les colonnes du DROIT SOCIAL, une souscription à dix centimes pour l'achat d'un revolver d'honneur au citoyen Fournier.

Si toutefois le montant de la souscription dépassait le prix de l'achat du revolver, la Fédération révolutionnaire lyonnaise ferait servir la somme restante à l'achat d'un deuxième revolver pour le compagnon qui suivra l'exemple de Florian et de Fournier.

Pour la Fédération Socialiste Révolutionnaire Lyonnaise,
LA COMMISSION EXÉCUTIVE.

NOS POURSUITES

Depuis quelque temps déjà, la presse gouvernementale et capitaliste avait insinué que le journal des révoltés de la classe ouvrière, le *Droit social*, allait être poursuivi, une partie de ces valets à la solde des capitalistes et de l'Etat nous dénonçait à la vindicte de la magistrature.

Certains journaux de Lyon nous annoncaient, le jeudi 20 courant, qu'une assignation à comparaître devant le juge d'instruction allait être lancée contre notre feuille et déjà nous commencions à désespérer de ne rien voir venir, lorsque le samedi 23 courant, un de ces oiseaux de proie que l'on nomme communément huissiers, se hasarda, tout tremblant, il est vrai, à pénétrer jusqu'au fond de notre repaire : au bureau du journal, rue Port-du-Temple, 7, et nous remit d'une main tremblante et d'une voix pleurante, nous assurant toutefois (comme pour calmer en nous une colère que, certes, nous étions loin de ressentir) que ce n'était rien... rien, sinon cette note ultra-autoritaire, commençant par ces mots : « Obéissance à la loi » et finissant par « Mandons et « ordonnons, etc., au sieur Dejoux, gé- « rant du journal le *Droit social*, à com- « paraître devant nous, le lundi 24 cou- « rant, à midi précis, au palais de Jus- « tice, pour y répondre des délits prévus « par les articles 23 et 24 de la loi du « 29 juillet 1881.

« *Signé :* VIAL. »

Cette assignation était pour nous comme la réponse à la déclaration de guerre que, depuis onze semaines, le journal le *Droit social* a formulée contre les oppresseurs de toutes sortes, c'était le gant relevé par le pouvoir centralisateur, défenseur des pléthoriens contre les meurts-de-faim, des jouisseurs de toutes catégories contre les victimes des iniquités sociales. Pour nous, c'est la guerre acharnée, sans merci, qui commence, guerre qui ne peut finir que par la disparition des oppresseurs ou la suppression des opprimés, c'est la guerre sans merci, nous le savons ; aussi notre devoir était tout tracé et il entrait dans notre plan de campagne de savoir au juste ce que prétendaient faire les hobereaux de la justice gouvernementale, et notre gérant fut-il exact au rendez-vous que lui assignait le sieur Vial, juge d'instruction, au palais de l'Injustice Sociale.

Après les questions d'usage et une demande en dénonciation, adressée à notre gérant, des noms des signataires des articles incriminés (demande bien inutile, mais que nous comprenons de la part de gens qui vivent au milieu de plats valets et de mouchards, mais il nous semble, néanmoins, qu'ils eussent dû comprendre que parmi nous il ne s'y trouve ni lâche, ni traître et qu'il était, par conséquent, au moins inutile de lui adresser une pareille question) le sieur Vial eut la complaisance de lui faire la nomenclature des articles incrimés ci-dessous :

Dans les numéros 8, 9 et 10 les articles intitulés : *la grève de Roanne, la propagande par le fait*, la *proclamation de la Fédération socialiste révolutionnaire, lettre de Villefranche du 26 mars, le collectivisme et la propagande par le fait, deuxième proclamation de la Fédération socialiste révolutionnaire, aux révolutionnaires, lettre du cercle d'études sociales de la jeunesse anarchiste du Creuzot.*

Le délit relevé par le parquet dans ces divers articles est celui de : « provocation par des écrits ou imprimés vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans des lieux ou réunions publiques, au crime de *Meurtre, Pillage* et *Incendie*.

Ah ! messieurs les juges, vous voulez causer de meurtre, de pillage, d'incendie avec les révolutionnaires, eh bien ! sachez-le, nous saurons vous prouver devant la Cour d'assises que les meurtriers, les pillards sont ceux que vous défendez et si nous parlons d'incendie nous connaissons l'axiôme sociologique (le produit du travail doit appartenir à son auteur) et il nous sied, à nous les producteurs révoltés, de détruire notre œuvre si nous ne pouvons la reprendre à ceux qui nous l'ont volée.

A bon entendeur, salut !

LA RÉDACTION.

LA VÉRITABLE LUTTE

Enfin ! les masques sont tombés, la véritable lutte se dessine.

Au milieu des journaux de toute opinion, préconisant une forme gouvernementale et soutenant l'exploitation capitaliste, un journal était apparu, bien faible pour lutter contre la société actuelle, armée de toutes pièces. Il arbora néanmoins le drapeau de la révolte contre tous ceux qui oppressent et qui aspirent à oppresser, ceux qui exploitent ou qui aspirent à exploiter.

Sortant des théories banales, en vogue depuis 40 ans, et contenues dans tous les programmes politiques, le *Droit social* indiquait le mal dans le droit de propriété et l'autorité gouvernementale le remède dans la propriété commune dans l'anarchie et le moyen dans la force mise au service du Droit.

Cette ligne de conduite, par sa simplicité même, a eu le don de nous faire qualifier de bandits et de voleurs par la presse monarchiste, de foux furieux et d'intrigants par la presse républicaine.

Comment, s'écrie un journal à la solde de la préfecture, le gouvernement pourrait-il tolérer ces appels au vol, à l'assassinat, la morale publique est outragée, elle demande vengeance. Nous, moins grincheux que vous, nous vous disons que vous avez raison, mille fois raison.

Comment ! nous nous sommes permis de dire que les fortunes des Rotschild, des Say, des Gambetta et consorts, n'étaient pas le produit du travail de leur possesseur, mais le produit des sueurs de l'ouvrier de l'atelier ou du sang du soldat !

Nous nous sommes permis d'avoir la prétention de faire reprendre par les travailleurs ces fortunes colossales, produites de prime-abord par le travail, mais qui, passant ensuite dans plusieurs mains depuis les simples mouchards jusqu'aux prostituées à la solde de Roustan, viennent s'engouffrer dans les coffres-forts des hauts financiers et politiciens !

Nous nous sommes permis d'engager les travailleurs, non pas à voler, mais à reprendre ce qui leur a été volé : c'est un crime, suivant la loi. Nous serons condamnés.

Mais cela ne serait encore rien, écrit un journal bourgeois, si ces révolutionnaires ne s'attaquaient qu'à la propriété, mais ils s'attaquent à la vie des citoyens, ils glorifient les assassinats et ils prétendent qu'à un moment donné il faudra faire en gros ce que Fournier et Florian ont tenté de faire en détail.

Hélas ! oui, nous croyons que les hommes qui ne participent en rien aux charges sociales, qui ne produisent rien sont inutiles ; ils deviennent même nuisibles quand ils consomment, puisqu'ils ne peuvent consommer qu'en *volant* une part de ceux qui ont produit. Or, vous, bourgeois, vous consommez et même très bien ; le Champagne est pour vous, la fuschine pour nous. Pour vous, qui ne faites rien, la nourriture fortifiante, les palais somptueux, pour nous, le pain sec, le grabat du grenier. Et vous paraissez étonnés que nous voulions vous détruire, allons donc, vous êtes étonnés que cela ne soit pas déjà fait.

En dansant, en vous gobergeant dans vos banquets, il vous est bien arrivé entre vous de vous dire : amusons-nous, ce sont les ouvriers qui paient, en avant l'orgie ! le père fournira l'argent, le fils l'honneur, la fille le plaisir. En avant, tout est pour le mieux dans la société.

Et bien, nous aussi, en avant ! en avant les Florian et les Fournier ! en avant toujours, jusqu'au jour où le dernier bourgeois disparaîtra, entraînant avec lui cette société corrompue, viciée jusqu'à la moëlle, société avec laquelle on ne parlemente pas mais que l'on détruit, quels que soient les moyens à employer. C'est la véritable lutte.

LETTRE PARISIENNE

Ils vont bien les fils de bourgeois ! et ils ont accompli cette semaine des exploits qui laissent loin derrière eux les prouesses des chevaliers du temps jadis.

Tout à fait régence, ces jeunes descendants d'avoués de petite ville, de médecins de province, d'épiciers de village ; tout à fait courageux ces Bayards modernes, qui ont tenu à bâtonner quelques vilains sans doute pour oublier que leurs aïeux furent bâtonnés avant la Révolution.

Après tout, j'ai peut-être tort de prendre les choses au tragique et de donner trop d'importance aux faits et gestes de quelques gamins.

Voici d'ailleurs l'incident qui a motivé les lignes qu'on vient de lire :

Depuis quelque temps un certain nombre « d'Alphonses », de « souteneurs » — race aquatique d'ailleurs peu intéressante — s'étaient mis à fréquenter le bal Bullier où se rendent, le jeudi et le lundi, la plupart des étudiants.

Ceux-ci eurent la fantaisie d'expulser ceux-là, et lundi dernier, sept ou huit cents jeunes gens envahissaient la closerie des Lilas, frappaient à tort — et surtout à travers — sur tous ceux qu'on *soupçonnait* d'appartenir à la catégorie « aquatique » dont nous venons de parler, se jetaient de préférence sur les danseurs les plus pauvres et les plus mal vêtus, se mettaient à cinquante ou soixante pour rouer de coups un malheureux employé de commerce, bousculaient quelques agents de police (ce qui ne nous déplaisait nullement), mais fuyaient en toute hâte — à sept cents au moins — devant une quarantaine de gardiens de la paix, qui menaçaient de conduire au poste ces peu dangereux perturbateurs.

C'est du dernier galant !

Eh bien ! je dis qu'il y a là un symptome grave ; que ces fils de bourgeois qui veulent faire une caste à part, avec des privilèges injustifiables et des traditions grotesques, jouent un jeu qui, je l'espère, ne sera dangereux que pour eux, et que si quelque pauvre diable insulté et frappé par plusieurs de ces « beaux fils » avait répondu aux menaces, aux injures et aux violences par un vigoureux coup de couteau, il aurait eu l'approbation d'une foule de bons citoyens.

Je suis d'ailleurs heureux de constater qu'un grand nombre de nos amis, qui, pour être étudiants et fils de bourgeois, n'en sont pas moins des socialistes révolutionnaires fort convaincus, n'ont pas hésité à blâmer énergiquement des actes aussi scandaleux. Un projet de protestation sera même proposé à la prochaine réunion du groupe des étudiants socialistes révolutionnaires, et je crois pouvoir vous affirmer que les auteurs de ce projet sauront flétrir comme elles le méritent les saturnales bourgeoises dont je viens de vous parler.

***

Je n'ai pas, en dehors du scandale du Quartier Latin, dont toute la presse parisienne s'est occupée cette semaine, grand, nouvelle à vous apprendre.

Les collectivistes luttent contre les radicaux de l'Alliance socialiste dans le 18e arrondissement, pour une place de conseiller municipal.

Programme contre programme, belles promesses contre belles promesses, radicalisme contre collectivisme, Joffrin contre Lucipia..... Il n'y a là rien qui puisse intéresser les amis de la Liberté et de l'Égalité sociales, et il est incontestable que, quel que soit le résultat, les bons « votards » auront perdu trois semaines à une propagande absolument inféconde ;

La division du parti collectiviste en deux fractions ennemies s'accentue chaque jour. Les *Broussistes* et les *Guesdistes* n'ont plus assez de colères et d'injures les uns pour les autres. Jusqu'à présent, comme je l'avais prévu et comme je l'avais annoncé, dès le début de la querelle, c'est Brousse qui l'emporte haut la main.

Ce politicien subtil n'a pas d'emportements maladifs comme Guesde, il ne commet pas d'énormes maladresses

comme Massard ; il ne possède pas la morgue quelque peu aristocratique de Deville ; il est... aimable, conciliant, facile, bon garçon ; il a, en un mot, presque toutes les qualités qu'il faut à un chef de parti, dans les partis qui croient avoir besoin d'un maître ; aussi comme je viens de le dire, il l'emporte jusqu'à présent haut la main.

Le collectivisme Marxiste n'existe pour ainsi dire plus.

***

Les groupes anarchistes de Paris viennent, sur la proposition des cercles de Levallois-Perret et de Clichy, de prendre une excellente résolution.

Une réunion générale des groupes aura lieu désormais mensuellement.

La première réunion mensuelle aura lieu samedi 29 avril, à la salle de la rue Veller.

H. C.

Les élections municipales ont produit à Reims, un résultat qui n'a guère dû satisfaire les politiciens bourgeois.

Sur 23,000 électeurs inscrits, 2,700 seulement ont pris part au vote, sur lesquels 1,600 ont déposé des bulletins blancs. Il n'y a donc eu que 1,100 suffrages valables.

Un officier d'artillerie, M. Lagrive, a obtenu 433 voix.

Le citoyen Florian, condamné à vingt ans de travaux forcés pour tentative d'assassinat sur un bourgeois, a réuni 272 suffrages et le citoyen Fournier, inculpé de tentative d'assassinat contre son patron, a eu 226 voix.

Ces faits se passent de tout commentaire et n'ont rien de désagréable, n'est-ce pas, pour les socialistes qui ne croient qu'à la Révolution par la force.

LA SOCIÉTÉ

AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION

III (*)

Une des objections que l'on nous fait pour appuyer la nécessité d'une direction quelconque est celle-ci: mais, dit-on, dans les groupes producteurs par exemple, qui se formeront, il faudra bien un chef, un contre-maître, quelqu'un enfin qui distribuera le travail, sans cela l'on se disputera pour faire la même chose, personne ne sera d'accord et en fin de compte on finira par ne rien faire de bon. C'est, selon nous, se placer sur le terrain de la société actuelle et pas du tout au point de vue de la société future.

A quoi bon un chef ? puisque les individus qui composeront le groupe qui se sera formé en vue de produire tel ou tel article demandé par la production se seront certainement entendus d'avance sur quelles bases il devaient se constituer ; c'est donc que leurs idées sympathiseront ensemble puisqu'ils seront là librement, alors pas besoin d'autorité parmi eux pour la distribution du travail, ils se le répartiront sans contestation aucune, selon leurs aptitudes, d'autant mieux que les individus auxquels ne conviendrait pas la manière de faire du groupe seraient libres d'en sortir et d'en chercher ou en constituer un autre qui réponde mieux à leur manière de voir.

Ce qui fait qu'aujourd'hui et ce qui pourrait se reproduire dans une société collectiviste puisque le travail y sera salarié (quoiqu'on en dise), qu'un ouvrier préfèrera tel travail à tel autre, c'est que pour lui il est plus avantageux que cet autre, mais du moment que l'on aura aboli le salariat, du moment que l'ouvrier n'aura plus qu'une somme d'activité à donner à la société en retour de la satisfaction des *tous* ses besoins, peu lui importera de dépenser cette somme d'activité à faire des sabots ou des bottes, des casserolles ou de chaudrons, il choisira le travail qu'il fait le mieux, guidé qu'il sera par l'amour-propre qui le poussera à vouloir faire bien.

(*) Voir le *Droit Social*, nos 9 et 10.

On a parlé aussi des travaux pénibles ou dégoûtants, on a dit que s'il n'y avait pas d'avantage à faire ces travaux là personne ne voudrait les faire. Nous croyons, pour notre part, que les individus étant habitués à un métier continueront ce métier aussi bien après la révolution qu'avant, d'autant mieux que le travail se fera alors dans des conditions plus saines et que l'on aura abrégé de beaucoup la durée de la journée de travail, que par l'extension de l'outillage mécanique et des perfectionnements que l'on pourra y apporter immédiatement, on aura supprimé, pour ainsi dire, comme travaux manuels, certains métiers considérés aujourd'hui comme fatigants ou répugnants.

La même réponse peut se faire à cette objection que l'on nous a faite, par exemple, qu'il pourrait se faire que dans la société future, telle que l'entendent les communistes anarchistes, l'on ne trouvera personne pour faire le métier de vidangeurs. Mais suivons nos contradicteurs jusque sur ce *terrain* et admettons que n'y trouvant pas d'avantages, chacun étant libre de faire ce qu'il veut, qu'il ne trouve personne pour faire le métier de vidangeurs, voilà un bien grand malheur ! Dans une maison, par exemple, où il y aurait ce petit travail à faire, est-ce que chacun des habitants n'aurait pas mis du sien pour remplir la fosse ? Si, n'est-ce pas ? Eh bien ! du jour où le besoin de vider cette fosse s'en ferait *sentir* les habitants iraient chercher une machine où ils seraient instruits d'en trouver, chacun mettrait la main à la pâte pour en être plus vite débarrassé et voilà tout, vu que tous y auraient un intérêt immédiat : celui de ne pas être empoisonnés.

Enfin, une bonne raison pour que nous croyions que l'ouvrier sera assez éclairé pour savoir s'organiser lui-même au lendemain de la révolution sociale, c'est que déjà il aura pu accomplir cette révolution, c'est que déjà il aura pu briser le milieu égoïste dans lequel il s'étiole. Certes non, ce n'est pas parceque la révolution sera faite que l'homme sera amélioré, mais on aura changé le milieu dans lequel il se meut ; en place de cette société égoïste individuelle d'aujourd'hui où tous les jours se dresse devant le travailleur exténué cette question terrible bien souvent insoluble pour lui, comment mangerai-je demain ? en place de cette société où la lutte pour l'existence se poursuit sans trêve ni relâche entre tous les individus qui la composent, il aura une société large, sans oppression aucune, basée sur la solidarité des intérêts et où la satisfaction de tous ses besoins y sera assurée, n'ayant en retour que sa part de travail à y apporter.

Pourquoi les hommes ne s'entendraient-ils pas ? comme l'a dit Jean-Jacques qui a dit tant de mauvaises choses mais qui a dit cette vérité : « L'homme seul est mauvais et les hommes sont bons ». Oui, l'homme est égoïste, il est ambitieux, brisez lui entre les mains ce qui pourrait flatter cet égoïsme ou servir cette ambition, maintenez le dans la foule; faites qu'il ne puisse en sortir et de cette masse d'êtres qui, pris à part, ont tous les défauts d'une mauvaise éducation, heritage d'une société corrompue jusqu'à la moëlle, il s'en dégagera des idées larges et généreuses, une abnégation et un enthousiasme qui font que l'on a vu dans les révolutions passées des hommes en guenilles monter la garde, arme au bras, devant des millions et les conserver scrupuleusement pour ceux qui devaient leur escamoter la victoire (ce n'est pas que voulions leur en faire des compliments, au contraire nous aurions préféré les voir s'en emparer et leur voir accrocher aux becs de gaz ceux qui auraient tenté de les en empêcher, mais c'est un exemple que nous avons voulu prendre qui nous semble convaincant.

On nous parle d'évolution, mais nous savons bien qu'il faut que l'évolution se fasse dans les idées avant que de passer dans les faits, c'est justement parce que nous savons qu'une idée, quelle que soit d'ailleurs sa justesse, ne s'impose pas si elle n'est déjà entrée dans l'idée des masses, que nous essayons de répandre nos idées le plus que nous pouvons afin de faire cette évolution avant que la révolution qui se prépare ne nous surprenne, que dans cette révolution nous voulons mettre nos idées en pratique et y appeler, par notre exemple, nos compagnons de misère. S'ils nous suivent, c'est que l'évolution sera faite, si, au contraire, au lieu de nous suivre, ils se mettent à nous tirer dessus, c'est que cette évolution ne sera pas faite et alors, certainement, nous succomberons, mais par le peu que nous aurons pu faire dans cette révolution, nous aurons lancé nos idées dans le domaine des faits et lorsque les travailleurs, retombés sous le joug de nouveaux maîtres qui continueront à les exploiter de plus belle, s'apercevront qu'ils auront encore tiré les marrons du feu pour quelques intrigants seulement, ils réfléchiront et se diront qu'en effet nous avions raison de leur dire de ne pas se donner de maitres, et comme le peu de faits que nous aurons pu accomplir durant la période révolutionnaire porteront en eux-mêmes leur enseignement, nous pourrons être assurés que la révolution qui viendrait ensuite aurait pour but la mise en pratique de nos idées.

LETTRE STÉPHANOISE

En commençant cette correspondance que je pense continuer régulièrement, mon devoir était de renseigner les lecteurs du *Droit social* sur les progrès du parti anarchiste et sur sa constitution dans notre ville, mais je suis obligé d'ajourner à plus tard cette partie de ma tâche pour m'occuper de la fusion ou plutôt de la confusion du parti collectiviste et du parti radical, fait qui, en ce moment, prime ici toutes les autres questions.

A la suite de l'abandon de tous les révolutionnaires sincères, le parti collectiviste, réduit à un nombre très faible, n'ayant guère qu'un homme supérieur, capable de lui donner de la vie et de l'activité, — se trouva, par suite de l'état de santé de son leader, dans l'impossibilité complète de soutenir, avec avantage, la lutte qu'il avait entreprise et en vint à abandonner, degré par degré, complètement, son programme, pour attirer à lui les meneurs du socialisme (?) dit évolutionniste.

Aujourd'hui, quoique la fusion soit reniée par quelques-uns, elle est un fait accompli ; nous en trouvons la preuve dans l'apologie faite aujourd'hui par un grand nombre de collectivistes de M. Amouroux et dans les élections de dimanche dernier. Jadis, on combattait à outrance M. Amouroux, qu'on qualifiait de bourgeois, et aujourd'hui, après la conférence faite le 15 de ce mois par ce monsieur et par MM. Henri Maret et Clovis Hugues, où ils ont déclaré que « la Révolution était inévitable » et que M. Victor Hugo pensait que « le XXe siècle ne viendrait pas avant une révolution », radicaux et collectivistes ont compris qu'ils étaient parfaitement d'accord pour étouffer la Révolution, et qu'il n'y avait pas lieu de se disputer. Aussi, avons-nous vu — entendu dois-je dire — les radicaux se déclarer « Parti ouvrier, quatrième Etat, seuls défenseurs des intérêts des ouvriers », et patronner exclusivement des candidats ouvriers. Où la farce a été la plus comique, c'est dans une réunion contradictoire, provoquée par les opportunistes et tenue vendredi dernier, salle du Prado. Le candidat opportuniste, M. Laur, ingénieur, — un charmant contradicteur — après avoir développé son programme, lança quelques critiques très justes, sur l'incapacité des ouvriers pour faire marcher convenablement toute l'organisation autoritaire qui constitue l'Etat et sur les prétentions du soi-disant parti ouvrier et nous avons pu constater toute la faiblesse de ses adversaires.

Dégagée des attaques personnelles, qui ont pris une bonne partie de la soirée, leur réponse a été celle-ci : « Un conseil municipal exclusivement ouvrier est incapable de gérer les affaires de la cité, mais les bourgeois que nous leur adjoindrons nous voulons que ce soit nous, comité socialiste, qui les choisissions. »

La réponse des électeurs a été bien meilleure et plus sérieuse : dans le canton Sud-Est sur 8,257 électeurs 3,228 ont voté; dans le canton Nord-Ouest sur 5,600 il n'y a eu que 2,306 votants.

Nous avons fort regretté que le seul compagnon qui puisse se faire entendre dans une salle aussi grande, ait été habillé en polichinelle pour 13 jours, et incapable d'y assister, mais comme l'élection n'a donné aucun résultat nous comptons nous rattraper cette semaine. De leur côté les radicaux espèrent arriver au succès et les opportunistes, quoique leur candidat dans le canton Nord-Ouest soit en retard d'une centaine de voix, comptent également sur la victoire, prétendant que Laur passe toujours.

ARCHI-ANE.

P. S. — Les résultats électoraux, dans le département sont aussi satisfaisants : à Rive-de-Gier moins de la moitié des électeurs ont pris part au vote ; à Roanne et au Chambon moins du quart.

MOUVEMENT SOCIALISTE

Fédération socialiste révolutionnaire lyonnaise.

La commission de correspondance est priée de se réunir le jeudi 4 mai 1882, au local habituel de la section de la Guillotière.

Urgence.

PEILLON.

Section des Brotteaux

Réunion le lundi 1er mai, au local habituel.

Ordre du jour :

Urgence.

Le secrétaire.

Réunion du DROIT SOCIAL

Jeudi 20 avril, a eu lieu salle de la Perle une réunion publique convoquée par l'administration du *Droit social*. Un millier de personnes environ ont répondu à l'appel.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2. Le bureau est ainsi constitué : président, le citoyen Bonnet ; secrétaire, le citoyen Cottaz ; assesseurs, les citoyens Ancian et Pallais.

Le président propose de nommer le citoyen Fournier, de Roanne, président d'honneur. Cette motion est acceptée à l'unanimité, aux applaudissements de la salle entière.

Le citoyen Déjoux, premier orateur inscrit, n'étant pas présent, la parole est au citoyen Bonnet qui fait l'historique du *Droit social*, il montre la somme de courage, d'énergie et d'abnégation qu'il a fallu dépenser pour arriver à faire paraître le journal. Quatre années d'un travail opiniâtre ont été nécessaires pour que les travailleurs puissent avoir un organe. Il espère que tous les exploités feront leur possible pour le faire réussir.

Il donne ensuite la parole au citoyen Bernard qui doit traiter : *De la propagande par le fait.*

Le compagnon Bernard monte à la tribune, salué par une salve d'applaudissements

Vous avez tous, dit-il, entendu parler du *Droit social*. Moi-même, j'étais, il y a un instant, à côté de plusieurs citoyens qui en parlaient, et qui avaient même l'air d'en rire, en traitant de fous ou d'imbéciles ceux qui écrivaient dans ce journal ; c'est ce qui nous montre que la classe ouvrière est encore ignorante ; c'est surtout cette ignorance que nous devons combattre en faisant pénétrer dans les masses les idées d'Egalité et de Justice. Si la masse prolétarienne n'est pas encore consciente de ses droits, cela ne doit guère nous surprendre: comment, en effet, pourrait-elle être instruite, a-t-on le moyen et le temps de s'instruire ? Accablé par un travail beaucoup au dessus de ses forces, le travailleur, aussitôt rentré, n'a rien de plus pressé que de s'étendre sur son misérable grabat, afin de réparer ses membres meurtris par la fatigue.

A côté de l'ignorance, il y a aussi la mauvaise nourriture qui empoisonne le corps, et la presse vendue qui empoisonne l'intelligence. C'est pour cela qu'il est utile, qu'il est indispensable même, que les travailleurs possèdent un journal.

Parlant ensuite de la propagande par le fait, il montre la justice de l'acte du courageux citoyen Fournier. Sans ressources, sans pain, sans travail, devait-il prendre ce qui lui est dû, c'est-à-dire voler, ou bien devait-il se suicider ? Non ! une idée généreuse avait germé dans son cerveau ; il a voulu venger ses frères affamés par la Sainte-Alliance des onze loups-cerviers de l'industrie ; il a tenté de débarrasser la société d'un être inutile et nuisible ; il a déchargé son revolver vengeur sur un sieur Bréchard : c'est malheureux qu'il n'ait pas réussi. Eh bien ! pendant que nos dirigeants vont le gratifier de quelques mois de prison, les révolutionnaires lui souscriront un revolver d'honneur, car il a bien mérité du prolétariat et surtout de la Révolution. (Applaudissements.)

Abordant ensuite la question économique : toutes nos misères, dit-il, viennent de la propriété individuelle ; il est donc urgent que les travailleurs étudient et se préparent à faire la Révolution, cette sublime Révolution qui doit amener l'Egalité et le bien-être aux déshérités, et qui fera disparaître toutes les iniquités de la bourgeoisie.

Un autre ennemi, aussi dangereux que les capitalistes, et que nous devons faire disparaître le premier jour de la Révolution, c'est le cléricalisme. Il faut le détruire, brûler tous les édifices religieux, n'en pas laisser une seule pierre debout, car tant qu'il en restera des traces, le fanatisme n'aura pas disparu.

Aucune amélioration, dit-il, n'est possible sans la force ; ce qu'il faut, c'est s'organiser révolutionnairement, sans maître, sans chef, et sans autorité ; faire disparaître tout ce qui serait une entrave à la Liberté. Il faut agir sans attendre les ordres de personne. Le citoyen Fournier n'a pas attendu d'ordre pour terrasser un monstre. C'est pour cela que nous glorifions Fournier et que vous le glorifiez vous-mêmes. (Applaudissements.)

Ce discours du citoyen Bernard, prononcé avec sa parole entraînante, soulève à plusieurs reprises les applaudissements de tout l'auditoire.

Le compagnon Blonde donne ensuite lecture d'un rapport de la Fédération Révolutionnaire, invitant tous les travailleurs à venir se grouper sous la bannière révolutionnaire afin de grossir l'armée des révoltés. Il fait aussi un chaleureux appel pour l'émancipation de la femme.

La parole est ensuite au citoyen Dejoux. Il s'excuse d'être arrivé en retard, mais comme tous les affamés, il est esclave. Le *Droit Social*, dit-il, est un journal qui a été fondé exclusivement par les travailleurs. Toute l'administration et la Rédaction est composée d'ouvriers ; c'est l'organe qui prendra en main les intérêts de tous les meurts de faim ! C'est aussi dans le but de faire des successeurs à Florian et Fournier, car eux ne pourront plus se révolter: dans quelques jours, à Cayenne ou à Nouméa, il y aura deux habitants de plus. Il ne faut pas pour cela que la Révolution reste à faire ; il faut au contraire leur donner des successeurs nombreux et dévoués, afin de hâter l'heure de la grande liquidation. En attendant, nous devons honorer tous ceux qui cherchent à détruire la bourgeoisie.

Il est heureux, toutefois, de constater que les citoyennes ont bien répondu à l'appel ; il compte beaucoup sur elles pour le triomphe de la Révolution. (Applaudissements prolongés.)

Le citoyen Dard prend la parole pour flétrir, comme elle le mérite, cette honteuse presse vendue qui attaque quoti-

diennement les révolutionnaires, et qui n'ont pas le courage de venir se défendre dans les réunions populaires.

Le citoyen Bonnet engage tous les citoyens à se mettre actionnaires ou adhérents au *Droit Social* ; ceux qui ne le pourraient pas devront faire de la propagande pour la vente, autant que possible.

En vain, le président fait appel aux contradicteurs, mais personne ne se présente.

La séance est levée aux cris répétés de: Vive la Révolution !

Cette réunion démontre les progrès qu'a fait ces derniers temps l'idée révolutionnaire. Les travailleurs comprennent enfin que ce n'est pas par des réformes plus ou moins platoniques qu'ils peuvent améliorer leur situation. Les Croix-Roussiens ont prouvé dans cette réunion qu'ils ne sont pas encore tombés dans cette décadence et cet avachissement auquel on avait fait allusion. On aperçoit chez eux les premiers symptômes d'un peuple qui se réveille et qui veut enfin secouer le joug qui l'étreint. — C'est de bon augure pour la Révolution !

Le secrétaire de la réunion,
COTTAZ.

Roanne, le 24 avril 1882.

Compagnons,

Nous vous envoyons en même temps que ces lignes, un des organes bourgeois de notre localité et nous vous prions de lire la troisième page et vous serez complètement édifiés sur son mode de procéder vis-à-vis de la presse révolutionnaire.

Cet organe, qui a nom l'*Avenir Roannais*, est la personnification de toutes les réactions passées, présentes et futures.

Pour quant à cette qualification de réaction future, nous pensons bien que le prolétariat ne la laissera pas subsister bien longtemps, attendu qu'il commence à comprendre que le jour qui nivellera les positions sociales approche, et chez nous particulièrement, nous serons bientôt prêt à donner le formidable coup d'épaule nécessaire pour l'affranchissement de tous les salariés.

Veuillez, compagnons, répondre à cette ordure réactionnaire comme elle le mérite.

Traitez-le comme un dénonciateur qu'il est ; il a voulu faire coup double, c'est-à-dire combattre votre tactique de propagande révolutionnaire et vous dénoncer à ce que l'on est convenu d'appeler l'AUTORITÉ !

Ce journal devrait prendre un autre titre, il devrait s'appeler *Bazile* ou *Tartufe* puisqu'il pousse l'hypocrisie jusqu'à reproduire les articles de ses confrères en *conservatisme*.

Lecteur et partisan des principes du *Droit social*, nous vous prions d'insérer ces lignes dans votre prochain numéro pour répondre à cette polissonne de feuille qui s'intitule l'*Avenir Roannais*.

Tout à vous et à la révolution !

SIMON GAY,
fondeur à Roanne.

***

Les insultes de l'*Avenir Roannais* ne nous touchent guère, elles ne font que cohue avec toute la presse bourgeoise.

Nous renvoyons notre réponse au jour de la lutte finale.

LA RÉDACTION.

Marsillargues, 23 avril 1882.

Compagnon rédacteur du *Droit social*,

Veuillez insérer dans votre prochain numéro la communication suivante :

« Les ouvriers de Marsillargues (Hérault), reconnaissant qu'ils ne vivent pas comme des êtres humains, sont décidés à former un groupe anarchiste afin de protester contre tout ce qui les maîtrise. Ils lutteront avec courage et énergie, oubliant les discordes intérieures et les contestations parfois égoïstes. Ils ne songent qu'à créer une laborieuse propagande contre un gouvernement injuste et oppressif. Ils ne craignent pas sa puissance et sa domination, car toujours les gouvernements les plus à craindre crouleront aux premiers combats d'un peuple révolté. A l'œuvre donc tout de suite, car la révolution s'approche.

Tout à vous et à la Révolution sociale.

Le groupe des révoltés de Marsillargues
(Hérault).

Compagnon rédacteur du *Droit social*,

Je vous prie de vouloir bien insérer dans le prochain numéro du 22 courant la communication suivante :

« Les révolutions ne se commandent pas ; elles viennent souvent quand on n'y pense pas; elles ne ne sont jamais effectuées avec ensemble. Elles commencent toujours par des actes isolés qui excitent la multitude ; de là, cris, injures, menaces ; puis arrivent les faits, qui se propagent partout et mettent le pays en pleine révolte. Voilà pourquoi les actes des compagnons Florian et Fournier n'ont rien d'étonnant : ce sont deux jeunes « meurt de faim » qui, lassés de leur existence, toujours en lutte contre la misère et l'exploitation capitaliste, n'ont pas voulu s'éteindre avant d'avoir accompli une partie de l'œuvre prolétarienne ; ce sont les premiers éclaireurs de la Révolution prochaine qui marche à grands pas !

« Nous regrettons sincèrement que nos deux amis aient manqué ceux qu'ils visaient ; aussi conseillons-nous au prochain successeur de Fournier de viser un peu mieux et moins vite, et nous lui souhaitons une meilleure chance.

« Les membres du Cercle du Travail se rendent solidaires de cet acte, et sont persuadés que les ouvriers du monde entier, ennemis de l'exploitation capitaliste, auront vu avec plaisir comment sait se venger un « va-nu-pieds » contre son assassin.

« A bientôt la vengeance générale. »

Pour le Cercle du Travail,
D. PICRATE.

Exclusion du Cercle du Travail, de Cette, des citoyens suivants, faute de paiement :

Jacques Salis, *député de Cette*.
G. Thomas, *conseiller général de la région*.
Denat, *conseiller municipal*,
et d'autres membres influents de la localité que je pourrai citer à l'occasion.

Aux Socialistes révolutionnaires français.

Citoyennes, citoyens,

Considérant l'inextricabilité du code de justice qui régit la société actuelle ;

Considérant que le citoyen Fournier, qui pour avoir fait feu d'un coup de revolver sur Bréchard — le chef des affameurs roannais — le 24 mars 1882, passera en cour d'assises dans la session du mois de juin, et qu'il y a lieu de lui procurer un défenseur, les groupes d'études sociales, la *Jeunesse collectiviste révolutionnaire* et l'*Avenir social* (jeunes travailleurs roannais) comptent sur la solidarité des socialistes révolutionnaires français pour leur aider à en payer les frais. En conséquence, les groupes ci-dessus ouvrent une souscription en la faveur du brave et vaillant Fournier, qui est victime de son dévoûment pour avoir voulu venger ses frères des 42 jours de misères que leur ont fait endurer les onze Bréchards de Roanne.

Citoyennes et citoyens, les deux groupes comptent sur le dévouement de toutes les victime du capital. Vive la Révolution sociale !

Le secrétaire du groupe : *La Jeunesse collectiviste révolutionnaire*,
FAYARD J.-M.

Le secrétaire du groupe : l'*Avenir social* (jeunes travailleurs roannais),
RAYMOND C.

Adresser le montant des souscriptions à un des secrétaires des groupes, rue de la Berge, 18, Roanne (Loire).

Thizy, le 16 avril 1882.

Compagnon administrateur du *Droit Social*,

La part active que vous prenez à la défense des opprimés me fait espérer l'insertion de ce qui suit dans le plus prochain numéro de votre vaillant organe.

La situation créée à la classe prolétarienne ne saurait se prolonger davantage sans donner prise à quelques dénouements qui, nous l'espérons, seront fatals à la classe dirigeante, qui prétend conduire par la misère et la faim toute personnalité qui donnerait des témoignages de solidarité et d'humanité.

Ainsi la population ouvrière de Thizy vient de voir dérouler sous ses yeux une infamie de ce genre.

Une honorable citoyenne, qui sentait plus que tout autre la misère qui sévissait sur nos braves grévistes de Roanne, prit l'initiative de faire circuler dans une usine mécanique une souscription en faveur de ces martyrs du capital.

Un chef de l'usine où circulait cette œuvre humanitaire crut devoir faire des observations à celle qui était fière d'en être l'auteur.

Ce jour, la chose en resta là, et la souscription allait son train. Mais quelle ne fut pas la surprise de cette honorable citoyenne lorsque, quelques jours plus tard, elle se vit jeter à la porte, sous prétexte qu'elle rentrait à l'usine vingt minutes en retard, et tous ceux qui furent témoins de cet acte arbitraire s'accordent à dire que cette injure jetée à la face d'une population honnête, se retourne elle-même contre son auteur.

Messieurs les capitalistes prétendent nous réduire à l'impuissance par suite de menaces réitérées, mais de ceci il n'en sera rien, parce que nous, fils de la Révolution, nous saurons déjouer ces moyens, dignes de ceux qui les pratiquent.

Nous rappellerons à ces vampires que s'ils sont nos maîtres actuellement, en revanche l'avenir nous appartient, et lorsque l'heure de la grande Révolution sonnera, nous saurons faire bonne justice des outrages dont ils nous accablent.

C'est pour cela que nous disons que sans révolution il n'y a pas de salut.

Un anarchiste.

SOUSCRIPTION
POUR
L'ACHAT d'un REVOLVER d'HONNEUR
au citoyen Fournier, de Roanne

Paris, le 7 avril 1882.

Compagnons,

Le groupe anarchiste du 15e arrondissement de Paris approuve comme vous, la conduite du compagnon Fournier, de Roanne, qui malheureusement n'a pas réussi entièrement à se faire justice du fameux et trop célèbre Bréchard, son patron, un de ces coquins qui nous volent tous les jours.

Liste de Vienne

Un esclave du 99e de ligne 0,10. Joseph Vidal 0,10. Un mataziéthard 0,10. A. Ebersoldt 0,10. Un révolté 0,10. E. Monnet 0,10. Une admiratrice de l'action Florian et Fournier 0,10. Pierre Martin 0,10. Fanny Martin 0,10. Un partisan de la propagande par le fait 0,10. Jean David 0,10. Zeisselof 0,10. Un échappé de la potence 0,10. Robert 0,10. Un qui n'a pas bien dîné 0,10. Fages 0,10. Un vengeur 0,10. Charles Jourdy 0,10. Un pendeur de patrons 0,10. Carrouge 0,10. Un sac d'os 0,10. Leprieur 0,15. Bonnefond 0,10. Un insurgé de 48 0,10. Chapart 0,10. Sala 0,10. Un nihiliste français 0,10. L. Chamhaud 0,10. Un révolutionnaire incompris 0,10. Zuida 0,10. Un alsacien 0,10. A. Z. 0,10. Un musicien 0,10. Cellard 0,10. J. Rey 0,10. Patard 0,10. Prunière 0,10. Davoine 0,10. Un lithofracteur 0,10. Eynin 0,15. P. Conty 0,10. J.-B. Frison 0,25. Piaton 0,20. Giroud 0,10. Corgiat 0,10. David 0,10. Rebatel 0,10. Sala fils 0,10. J. Martin 0,10. F.-J. Mège 0,10. — Total : 5,30.

Liste de Marseille

Barthélemy Marius, 50. Terras Henri, 10. Debard Etienne, 10. Roubaud Eugène, 10. Pinatel Célestin, 10. Genis Félicien, 10. Sacla Jean, 10. Arnaud Louis, 10. Dominique Sauge, 10. Duplay, 10. Régnier, 10 c. Rey Paul 10 c. Joseph 30. Cheyle F. 20 c. Jérôme Philippe 1 fr. Un révolutionnaire 20 c. Castellanne Antoine 50 c. Fabre Marie, 10 c. Picard Noël 10 c. Barthélemy 10 c. Blanc 10 c. B. Buisson 50 c. Ravaux 10 c. Pellet Henri 20. Paul Dalphonse 20 c. Durand Timothée 10.

Liste de Bordeaux

E. Guérin 10 c. R. V. 10. Laveau 10 c. Reberg 10 c. Un collectiviste 10 c, E. 10 c. Longin 10 c. Léglise 10 c. Richard 10 c. Chapoulie 10 c. Casson 10 c. Comarque 10 c. Clamens 10 c. Rische 10 c. Aluptislippe 10 c. A. Bègue 10 c. G. Descombes 10 c. Roncard 10 c. Mlle Perbos 10 c. Un admirateur de Fournier 10 c. Cazennot 10 c. Bouyssou 10 c. Maroteil 10 c. Vergeron 10 c. André 10 c. Proti 10 c. Barascout 10 c. Révoise 10 c.

Liste de Fontaines près Grenoble

Elie Plenet 10 c. Boissy 10 c. Daniel Forel 10 c. Mounier (Joseph) 10 c. Ambroise Samuel 10 c. Thouez (Victor) 10 c. Louis B. 10 c. Un exploité 10 c. Un futur exécuteur 10 c. Un partisan du poignard 10 c. Un anarchiste 10 c. Un idiot 10 c. Un anonyme 10 c. Coudeyras Samuel, 10 c. Buisson 10 c. Un mégissier révolutionnaire 10 c. Bouchet Jules 10 c. Biolet Xavier 10 c. Fournier Marius 10 c. Ducreux Antoine 10 c. Un ami de Blanqui 10 c. Poitier 10 c. Bouchain 10 c.

Liste de Villequier (Seine-Inférieure)

10 anarchistes révolutionnaires 1 fr. Legros 10 c. A. Marlot 10 c. Gay 10 c. Carré 10 c. Bongrand 10 c. A. Dumas 10 c. Daniel 10 c. Thorel 10 c. Un pétroleur 10 c. Daniel 10 c. Ecorcheur de patron, 10 c. Cunqun 10 c. Un pétroleur 10 c. 3 anarchistes, 30 c. Femme Dumas, 10 c. Jeanne Dumas 10 c. Henri Dumas 10 c.

Liste du groupe Marie Ferré

Citoyen Madinier 10 c. Citoyenne Madinier mère 10 c. Une petite fille révolutionnaire de 9 ans 10 c. Citoyen Bruel 10 c. Citoyen Revolon 10 c. Une révolutionnaire anarchiste 10 c. Citoyenne Charles 10 c. Citoyen Joseph Pallait 10 c. Une ennemie des propriétaires 10 c. Une future révolutionnaire 10 c. Un anarchiste 10 c. Citoyenne Pallait 10 c. Citoyenne Madinier 10 c. Citoyenne Jenny Julliard 10 c. Citoyenne Madinier 10 c.

Liste de Villefranche

Un Camizard 10 c. 2 nihilistes caladois 20 c. Baboulot 10 c. Saniaville 10 c. Lendre 10 c. Jérôme Perrier 10 c. Goijat, révolutionnaire 10 c. Bidonnier 10 c. Sangouard 10 c. 10 anarchistes 1 f. 10 paysans ennemis de leurs maîtres 1 f. 10 compagnons du glaive 1 f. 10 qui n'auront pas de pitié 1 f. 5 pétroleurs 50 c. 5 exécuteurs 50 c. — Total : 6 franc.

Liste de souscription de la Fédération socialiste révolutionnaire narbonnaise.

Choureau Pierre. Buche Jacques. Moulins Barthélemy. Hortes. Paul Cadassus. Boutes Joseph. Moulins Beille. Richard Antoine. Sabatier Louis. Causse Jacques. Barthélemy. Rouanet. Moulins. Paquié Antoine. Bénet Jean. Chaffret Adrien. Michel Rouffia, H. J. Lotard Théodore. Bimar Guillaume. Duchêne. Farrau Louis. Griffe Germa François. Groby Etienne. Citoyenne Rosalie Benet Chaffret. Un socialiste. Serre Guillaume. Galibert Léopold. Causse E. Riggondeau Etienne. Baptiste Grauby. Docteur E. Ferroul. Laglère. Taudou, *conseiller d'arrondissement*. Un socialiste.

GRÈVES & RÉVOLTES

PAR MARIA ET LOUISE MICHEL (5)

Ce qui pourrait advenir des Grèves.

N'ayons nulle inquiétude, j'ai été seul et bien seul ; néanmoins je le suspecte d'une pensée.,.., n'en serait-il que le bras ?

Quoiqu'il en soit, j'arriverai premier, je le veux, il le faut.

Louise a mes instructions, elle fera son devoir, cela est sûr ; ce dévouement à lui seul mériterait mon amour. Allons, chassons toutes ces pensées funestes, ajouta-t-il avec quelque impatience, tâchons de nous embaucher là-bas, nous verrons après.

Cette fois, la marche accélérée fut reprise et ne fut plus interrompue.

LA GRÊVE

Jules cheminait à grands pas vers Valenciennes. Il allait franchir les murs de cette ville, quand une nouvelle pensée se présenta à son esprit.

Il était de bonne heure, pensait-il, il pouvait avant de chercher de l'occupation en ville monter jusqu'au puits Borgne où il avait d'anciens camarades ; il ne pouvait guère, passant si près d'eux, se priver du plaisir d'aller leur serrer la main, qui sait quand il les reverrait ? Et puis, eux aussi, avaient besoin de savoir dans quelles conditions il quittait le Mont-Léger, il sentait que cela lui ferait du bien de voir une dernière fois peut-être ceux avec qui il avait tant lutté ; il se dirigea donc de ce côté, c'était l'heure du changement de poste, c'est-à-dire l'heure à laquelle l'équipe du matin remonte à la lumière pour faire place à celle qui va s'enterrer dans ces sombres galeries.

Après avoir suivi environ vingt minutes un petit chemin qui serpentait dans la colline, il aperçut en haut du versant abrupt les bâtiments de l'exploitation couverts en tuile et formant une large tache jaune dans ce noir paysage.

Il allait toucher à ces bâtiments lorsqu'il entendit vibrer le cri aigu du sifflet à vapeur retentissant longuement dans la campagne, et annonçant le retour des travailleurs.

Il arrivait juste à temps pour rencontrer ceux qui, les premiers, allaient descendre dans les galeries et causer avec ceux qui remontaient.

Sa présence au milieu de tous les mineurs fit événement. Depuis dix mois au moins, tous ses amis avaient le même reproche à lui adresser, son indifférence de la lutte sociale. Aussi n'essaierons-nous pas de dépeindre les espérances que sa présence fit naître. Les marques de satisfaction, les questions, les encouragements à son adresse se croisaient avec une incohérence inimaginable.

Est-ce qu'il revenait à son ancien poste ? C'était bien à lui de ne pas avoir oublié la tradition paternelle. Quel bonheur que ses camarades l'aient reconquis !! Il était tellement pressé de questions qu'il n'avait pu répondre encore à aucune ; intérieurement il souffrait de voir tant de joie que tout à l'heure il allait chasser sans doute, mais il lui était réservé bien d'autres douleurs.

Quand il put se faire entendre, il raconta comment et pourquoi il quittait le Mont-Léger. Alors chacun put reconnaître que Féron qui était là devant tous, à qui tous venaient de serrer affectueusement les mains, n'était plus le Féron d'autre fois, celui qu'ils fêtaient enfin, la situation changea, il y eut refroidissement, non de sympathie, mais d'enthousiasme ; on se réjouissait du retour de l'enfant prodigue, et il se dérobait.

Néanmoins, l'homme avait joui d'une telle estime que, malgré tout, l'on se groupa encore autour de lui, et que, comme s'il eût encore été leur écho, ces rudes travailleurs se répandirent en plaintes amères contre leurs exploiteurs, étalèrent devant lui leurs misères comme s'ils eussent voulu charger son cœur de toutes leurs colères. Devant lui, ils exposèrent leurs espérances comme si il avait encore pu les conseiller et les guider.

Il se taisait; ce silence appela les récriminations. Plus ces récriminations étaient timides et suppliantes, plus il souffrait intérieurement ; son visage, un moment, réfléta ses tortures, et ce qui les augmentait encore, c'est qu'il voyait ses amis les prendre pour des regrets.

Ah ! qu'il lui fallait de courage pour conserver son calme apparent et pour ne pas répondre à ces appels qui lui allaient au cœur, et pourtant il était toujours muet et impassible, mais qui aurait pu lire au fond de son cœur y aurait découvert une tempête.

L'un des mineurs lui fit un peu plus sévèrement remarquer l'effet de son indifférence en disant : Féron, ton calme nous étonne, il nous cache quelque chose ; quoi ? nous l'ignorons....

(A suivre)

Rancoule aîné. Un inconnu. Mestre Ant. Rocacher Paul. Servolle Raymond. Cathala Emile. François. Amen Jean. Daran François.

Ensemble, 47 signatures à 10 c., 4 f. 70.

***

Compagnons, ci-joint 30 cent. pour le revolver d'honneur au compagnon Fournier. Du courage dans la lutte que vous entreprenez. La Révolution s'avance et écrasera sur son passage, sans aucune pitié, tout ce qui lui fera obstacle.

A quand le branle-bas. Mieux vaut la mort que l'esclavage.

Trois abonnés.

Un commis voyageur socialiste, 2 fr. François Vitre 35 c. Un opprimé 25 c.

Un anarchiste impitoyable pour les exploiteurs 45 c. Un soldat du 105e de ligne 15 c. Deux jeunes révolutionnaires 40 c. Un fusilleur ceragé 10 c. Donnot 1 fr. Un groupe d'anarchistes de St-Etienne las d'attendre la révolution sociale, verser par le compagnon Laveine 1 fr. 30 c. Un partisan du bulletin à six coups 10 c. Un partisan du revolver 10 c. L'Etre suprême à Vaison 10.

Nous, un groupe de jeunes filles révolutionnaires :

Marguerite Boudras 10 c. Augustine Feyts 10 c. Annette Feyts 10 c. Jeanne Crestin 10 c. Marie D. 10 c. Marie, tisseuse 10 c. Total, 60 c.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

LE VRAI DIEU

Ah ! ma langue ! pourquoi ne me fournis-tu pas d'expressions assez énergiques pour flageller comme ils le méritent ces... ignobles... bourgeois qui, rampant devant une idole dont ils se disent les ministres, mais dont ils ne sont que les laquais, les lèche-bottes, veulent nous courber aussi, nous, hommes, hommes conscients et fiers, devant la matière vile aux pieds de laquelle ils rampent, plats, sanguinaires, ivres, hideux !

Ah ! pourquoi ne me donnes-tu pas de termes assez sanglants pour les cracher à la figure de ces bourgeois infects qui prétendent nous forcer à sacrifier à leur Dieu sali, auquel ils ont vendu leurs conciences, leur dignité d'homme, leur esprit et leurs cœurs !

Ah ! ignobles, horribles, dégoûtantes brutes ! vous prétendez nous abaisser jusqu'à l'autel que vous avez élevé, à la la matière devenue votre vrai Dieu ! vous prétendez, parce que vous applatissant dans sa boue, vous lui sacrifiez et vos nuits et vos jours, et votre bonheur et vos souffrances, vous prétendez, dis-je, nous astreindre à lui donner aussi notre vie, à lui immoler aussi nos espérances ! vous prétendez faire de nous des êtres aussi infects, plus infects même que vous ! vous prétendez nous contraindre à tout cela sans que nous nous révoltons ? Quelle sottise !

Oh ! oh ! détrompez-vous.

Quoi ! vous niez que la matière, le capital, est votre Dieu, votre vrai Dieu, votre seul Dieu ?

Mais à qui consacrez-vous donc votre rapacité si ce n'est au capital !

Mais à qui consacrez-vous donc vos soucis, vos ennuis, vos insomnies, si ce n'est au capital ?

Mais à qui sacrifiez-vous donc des hécatombes d'hommes dans les mines, dans les charniers de vos exploitations diverses, si ce n'est au capital ?

Mais à qui sacrifiez-vous donc l'amour d'une femme aimée, quand vous en prenez une autre riche et méprisée, si ce n'est au capital ?

Mais à qui immolez-vous donc vos consciences quand, tous les jours, dans le moindre acte commercial, par des mensonges, par des falsifications, par des vols, vous la vendez pour des écus, si ce n'est au capital ?

Mais à qui consacrez-vous donc toutes vos pensées, de nuit et de jour, quand vous rêvez à la fortune, si ce n'est au capital ?

Mais à qui consacrez-vous donc cette fièvre implacable, autant que délétère, qui vous agite comme des damnés et vous condamne à toutes les souffrances morales, si ce n'est au capital ?

Mais à qui tous vos tribunaux, tous vos juges sacrifient-ils donc la liberté de tant d'hommes qu'ils emprisonnent chaque jour, si ce n'est au capital ?

Mais à qui vos gouvernements sacrifient-ils donc quand ils immolent en Afrique ou ailleurs, sur tous les champs de bataille, des millions d'êtres et les œuvres de vingt générations, si ce n'est au capital ?

Mais à qui les curés de toutes les sottises, les jésuites de toutes les hypocrisies, les prêtres de toutes les superstitions sacrifient-ils donc l'intelligence des jeunes générations, la raison humaine et l'instinct généreux des masses, si ce n'est au capital qu'ils cultivent et dont ils sont les ardents adorateurs ?

Mais pour qui ces armées, ces gens d'armes, ces argousins, ces huissiers, ces avocats, ces juges, toutes ces femmes publiques, tous ces parasites sociaux, si ce n'est pour le capital ?

Mais pour qui ces forteresses, ces bagnes, ces galères, ces prisons, ces casernes, ces potences, si ce n'est pour le capital !

Et ce n'est pas votre Dieu ce capital auquel vous sacrifiez tout ; votre conscience, votre dignité d'homme, votre vie, votre amour, votre repos !

Et ce n'est pas votre Dieu ce capital auquel vous consacrez entièrement votre pensée, vos labeurs, vos soucis, vos crimes, vos vols quotidiens, perpétuels !

Et ce n'est pas votre Dieu ce capital auquel vous immolez tant d'existences, tant d'esclaves !

Et ce n'est pas votre Dieu ce capital qui nuit et jour vous aiguillonne, qui nuit et jour assaisonne votre vie de ses transes, de ses inquiétudes, qui nuit et jour vous enfièvre, vous tourmente, vous pousse dans la galère, vous talonnant sans cesse du spectre de la misère !

Et ce n'est pas votre Dieu ce capital qui vous absorbe, qui vous asservit, et auquel vous voudriez *nous asservir nous, hommes conscients !*

Mais qu'est-ce alors qu'un Dieu, si ce n'est une chose à laquelle on sacrifie selon sa puissance, si ce n'est une chose imaginaire ou positive à laquelle on consacre sa vie, ses biens, son amour ?

Mais qu'est-ce alors qu'un Dieu, si ce n'est une chose qu'on *adore* enfin ?

Et où trouvez-vous dans les religions passées ou présentes, quelque chose auquel on ait rendu un culte plus ardent, plus passionné, plus complet que celui que vous rendez au capital ?

Et où trouvez-vous un Dieu auquel on ait sacrifié autant de bûchers, autant d'holocaustes, autant de victimes ; auquel on ait fait autant d'offrandes, devant lequel on se soit autant incliné, autant aplati ; aux pieds duquel on ait autant fait de courbettes, on ait autant rampé, qu'on ait autant adulé, autant prié, *autant menacé même ?*

Et où trouvez-vous un Dieu auquel on ait bâti autant de temples : bourses, palais, tribunaux, bagnes, coffres-forts, etc., etc.

Et où trouvez-vous un Dieu qui ait eu autant de prêtres : banquiers, industriels, commerçants, rentiers, etc. ; autant de sbires : gendarmes, soldats, argousins, juges, huissiers, gardes-chiourmes, etc., etc.

Non, nulle part ; aussi le capital, cet éternel veau d'or des non moins éternels juuuuuifs, la matière enfin, produits accumulés du travail humain, voilà votre Dieu ; ne le niez pas, ce serait du reste ajouter une sottise à cent autres sottises et vous en avez déjà bien assez, l'évidence, ici, est trop manifeste.

Et vous voudriez nous courber, *nous*, devant lui ! Vous voudriez, sans que nous nous révoltions, et pendant que vous, hideuses brutes, en seriez les grands ministres, faire de nous le vil troupeau de ses bas adorateurs !!!

Mais, pour qui nous prenez-vous, voyons ?

Est-ce mépris ou sottise de votre part ?

Pensez-vous que nous ayons oublié notre dignité d'hommes, notre rang dans la nature, notre qualité d'êtres supérieurs, souverains dans la nature ?

Oui, nous sommes souverains dans la nature et c'est à nos pieds, *à nous hommes*, que le capital doit ramper, esclave, vile matière exploitable à merci.

Croyez-vous donc vraiment, que nous ignorons complètement quels sont : *les droits respectifs du capital et du travail ?*

(A suivre).

TRIBUNE PUBLIQUE

Aux Actionnaires du journal le DROIT SOCIAL

Citoyens,

Nous prions instamment tous les actionnaires du journal le *Droit social* de vouloir bien faire parvenir leur cotisation arriérée ou nous nous verrions forcé de leur appliquer l'article 8 des statuts.

« ART. 8. — Tout sociétaire qui interrompra ses versements mensuels pendant deux mois, sera averti par le Conseil d'administration et invité à se libérer, à moins de motifs valables, il pourra être démissionnaire par l'assemblée générale si dans le mois qui suivra l'avis, il ne met pas son compte à jour. »

L'ADMINISTRATION.

***

Réunion des Actionnaires du journal le DROIT SOCIAL

Citoyens,

Vous êtes invité à assister à la réunion privée des actionnaires du *Droit Social* qui aura lieu le dimanche 7 mai, à une heure du soir, chez le citoyen CÉLERIER, rue St-Elisabeth, 108.

Ordre du jour :

1° Réception de nouveaux actionnaires ;
2° Lecture du rapport ;
3° Questions diverses ;
4° Nomination d'un membre du Conseil d'administration en remplacement du citoyen Charvieux, décédé.

Le Gérant,
DEJOUX.

Bordeaux, le 28 mars 1882.

(Suite et fin)

Au lieu d'entretenir ce rêve de *far niente*, cette perspective d'un bien-être impossible d'obtenir dans la société actuelle, ne vaudrait-il pas mieux nous habituer aux déceptions, ce qui forcerait notre intellect à abandonner ces décevantes illusions ? Il n'est pas possible de supposer qu'au point où est arrivée l'éducation économique à la suite des événements historiques récents, le prolétariat rétrograderait jusqu'à lécher la main dont il a senti la pression. Et c'est parce que nous sommes fermement convaincus de l'impossibilité de cette rétrogradation que nous avons formulé notre refus.

Ce que nous craignons par dessus tout, c'est que le sentiment de pusillanimité qui domine encore la plupart des travailleurs, ne soit pas entretenu par l'espoir d'une solidarité chimérique. En effet, partout il y a pénurie de ressources, l'expérience l'a démontré ; mais ce qui est plus concluant, c'est que lorsque, sur un point quelconque, une corporation paraît avoir réuni des fonds capables de paralyser les forces du patronat, aussitôt les patrons emploient des moyens irrésistibles, tels que l'engagement signé par les patrons charpentiers de Paris ; ou bien les gouvernements, complices des capitalistes, envoient des soldats, dont les idées sur l'urgence de la Révolution étant encore bien obscures, ne manqueraient pas, eux les ouvriers de la veille et les grévistes du lendemain, de faire usage des armes, qu'on leur a mis entre les mains, contre les grévistes du moment.

Nous aimerions mieux assurément voir le triomphe des grévistes plutôt que leur défaite ou leur applatissement. Pou cela faire, nous estimons que la tactique suivie partout devrait être changée et qu'il est du devoir des révolutionnaires d'avertir du danger. En définitive, la grève ne peut être qu'une guerre acharnée entre les exploiteurs et les exploités. Or, lorsque deux armées entrent en lutte, il est élémentaire d'occuper la première position conquise et de la fortifier de manière à la rendre inexpugnable du côté qui vient d'en rendre la prise possible. Eh ! bien en a-t-il été ainsi à la suite des quelques grèves heureuses ? Non, hélas ! Et cela ne pouvait se faire. La corporation victorieuse s'est seulement cantonnée dans sa position ; elle n'a profité de sa victoire que pour panser ses plaies. En attendant, les patrons ont préparé à leur aise un retour offensif, et jamais résistance n'a été effectuée. Pourquoi ? Parce que, nous l'avons déjà dit, l'esprit révolutionnaire a fait défaut dans toutes les grèves.

Il n'y a pas longtemps encore que les grévistes du Grand-Central, aux Etats-Unis, ont fourni l'exemple frappant de ce que nous avançons. Et qui peut assurer que les mêmes faits ne se reproduiraient pas ? L'exemple que nous venons de rappeler n'est pas isolé, il est au contraire général.

Que s'est-il passé dernièrement à la Grande Combe et à Bessèges ? Ils étaient là dix mille, vêtus de haillons, amaigris par des souffrances et des privations endurées depuis et même avant leur naissance ; presque tous étaient mûs par un unique sentiment d'égoïsme, *l'inquiétude de l'existence*. Les plus énergiques d'entr'eux, après avoir déclaré, pour atténuer les misères du chômage, que les secours arriveraient, ont fait espérer, quoi ? Qu'avec les modifications apportées par l'augmentation de leur salaire, les mineurs pourraient manger à leur faim, rien de plus ! Pas même une explosion de juste colère contre les deux cents mineurs qui ont poussé le manque de solidarité jusqu'à la désertion.

Et pourtant entre ces deux mineurs, esclaves volontaires du capital, et les ouvriers revêtus d'un uniforme, mitraillant d'autres ouvriers, la différence n'est pas bien grande. Et jamais, que nous sachions, il n'est venu dans la pensée aux insurgés de tous les partis, de répondre aux balles reçues par des bénédictions ou des baisers envoyés pardessus les barricades.

Les journaux ont tablé à l'envi à propos des ventilateurs ; et, cependant, qui mieux que les mineurs de Bessèges pouvait connaître les moyens que suggèrent les événements pour s'assurer de la victoire ?

L'objectif des gouvernements, l'intérêt des exploiteurs ne consistent-ils pas toujours à enlever à tous les soulèvements entrepris contre eux, le *caractère révolutionnaire* ?

Partant de ce point, si l'on examine les déclarations des mineurs, elles démontrent surabondamment qu'ils ne voulaient pas toucher à l'état de choses existant ; quant aux protestations qui ont suivi, il faut bien reconnaître que leurs auteurs ne songeaient qu'à des succès électoraux On ne saurait être, par conséquent, assez bénévole pour faire le jeu de pareils révolutionnaires.

Maintenant, comme réfuter n'est pas prouver, nous attendons que nos contradicteurs aient changé d'arguments pour rectifier, s'il y a lieu, ce qu'il y a de rude dans notre détermination. Et loin de chercher à ce qu'on nous invite, nous voulons auparavant appeler l'attention sur *cet immobilisme* auquel nous attachons une très grande importance.

A vous et à la Révolution sociale !

Pour le groupe d'études sociales du 5e canton de Bordeaux,
E. LEGLISE.

Au début de l'apparition du journal nous avons reçu la lettre suivante ayant trait à la propagande cléricale, l'insertion en a été retardée par la quantité de communications et d'articles :

Citoyen rédacteur,

Je vous envoie ci-joint un échantillon de la propagande cléricale faite à L'Horme près Saint-Chamond, dans l'usine de MM. Neyrand et Cie. Faites-en l'usage que bon vous semblera, sans toutefois publier le nom du titulaire du bulletin de paye et celui du signataire de cette lettre,

Recevez mes salutations.

SAINT MARTIN

Saint Martin, l'un des plus illustres héros du christianisme, est aussi l'une des plus grandes gloires de notre patrie.

Né vers l'an 316, dans la Hongrie actuelle, d'un tribun militaire, Martin connut à peine la vie qu'il pratiqua la vertu. Encore enfant et infidèle, il aspire à la grâce du baptême. Mais son père, païen fanatique, lui refuse la liberté de la foi, et préfère le jeter au milieu des camps, parmi des dangers de toute nature. Martin, une fois enrôlé, ne pense plus qu'à remplir son devoir de soldat. Avec l'estime de ses chefs, il a gagné l'affection de ses camarades par son dévouement sans bornes. Sa bravoure n'est surpassée que par sa charité Qui n'a entendu parler de son acte héroïque envers le pauvre d'Amiens, gisant en hiver, sans vêtement, et mourant de froid à la porte d'Amiens ? N'ayant que son manteau, Martin le divise en deux et en donne la moitié au mendiant. Ce trait sublime est récompensé la nuit suivante par une vision céleste, dans laquelle le Sauveur des hommes lui apparaît et applaudit à sa charité.

Cette grâce est pour Martin le point de départ d'une vie nouvelle. Il reçoit le baptême, et quitte la chlamyde militaire pour endosser la robe de moine sous la conduite du grand Hilaire, qui gouvernait alors l'église de Poitiers. Mais son âme, heureuse de posséder la vérité, se sent éprise d'un violent désir de faire partager le même bonheur à ses parents encore idolâtres. Saint Martin part pour la Hongrie : il devient l'apôtre de sa famille et de ses compatriotes. Sa mère se rend à ses pieuses exhortations ; de nombreuses conversions consolent la douleur de n'avoir pu vaincre l'obstination de son vieux père.

De retour à Poitiers, Martin obtient de saint Hilaire d'aller s'enfermer avec quelques-uns de ses compagnons d'armes dans le vallon et sur la colline de Ligugé, à deux lieues de la ville. Il y vécut douze ans, dans la solitude et la prière, plus utile assurément à la société d'alors que les généraux à la tête de leurs armées. Ses exemples, ses miracles (il ressuscita notamment deux morts à Ligugé), ses prédications aux peuples des villages et des campagnes du Poitou lui acquirent une influence immense.

Mais ce fut surtout à partir du jour où il fut assis malgré lui sur le siège épiscopal de Tours que la renommée de saint Martin devint universelle. Les églises lui demandèrent ses disciples pour évêques et les rois l'écoutèrent comme un oracle et le vénérèrent comme un saint. Il n'est pas une seule province en France qui ne se soit glorifiée de l'avoir possédé quelques jours, d'avoir reçu de sa main quelques bienfaits, d'avoir été témoin de quelques-uns de ses miracles : fontaines jaillissant sous son pied, aveugles, boiteux, paralytiques guéris, morts ressuscités, multitudes converties par sa parole inspirée.

La mort vint doucement ravir son âme à Candes, sur la limite de la Touraine et de l'Anjou, et son corps, rapporté à Tours, fut dès lors l'instrument de prodiges innombrables. Le monde entier en retentit, et nos premiers rois de France ne se croyaient pas sûrs de la victoire lorsqu'ils n'avaient pas pour protéger leur armée, la *chappe vénérée de Saint Martin*.

Ni les révolutions ni les temps n'ont pu affaiblir en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Espagne et en Angleterre, la gloire de notre grand saint. Mais la France après un culte tant de fois séculaire, a trop oublié celui qui fut sa gloire aux yeux du monde catholique tout entier ; le peuple de France, qui lui doit la lumière de la vérité, perdait chaque jour davantage le souvenir de cet illustre serviteur de Dieu, de ce grand bienfaiteur de l'humanité.

Heureusement le culte national, la gloire de Saint-Martin tendent à se raviver depuis quelques années. La restauration de son antique abbaye de Ligugé, le projet en voie d'exécution de relever sa célèbre basilique de Tours, font espérer que *l'apôtre des Gaules* va se ressouvenir à son tour de son peuple trop longtemps ingrat. Or, pour comprendre ce que notre France peut attendre d'un tel protecteur, ne suffit-il pas de se rappeler, l'histoire à la main, ce que, pendant tant de siècles, le grand saint Martin a fait pour elle ?

CAISSE DES GRÈVES

Somme omise dans la précédente liste
Petit de St-Etienne . . . . 15 fr. 50
Remis à une victime de la grève, 10 fr.

Le Gérant : DÉJOUX.

LYON.—IMPR. A. PASTEL, 10, PETITE RUE DE CUIRE